

Nancy Huston « Le marché a démocratisé le droit de cuissage »

Pour l'écrivaine, le laisser-faire diffusé par la publicité, à savoir l'image de la femme comme objet, a réveillé chez les hommes des instincts autrefois inhibés par la religion

Par NANCY HUSTON

Oui, partons du « je », car on ne peut qu'être bouleversé de voir, par la grâce des médias nouveaux, déferler et converger soudain des millions de voix de femmes de tous milieux, continents, âges, disant #moi aussi, partons donc du je et disons oui certes #moi aussi j'ai été tripotée par divers profs, pys et patrons au long des années, sifflée et insultée dans la jungle de toutes les métropoles où j'ai vécu, me rappellerai toute ma vie ce jour d'été où, lestée de mes deux enfants et de plusieurs sacs de courses, je gravissais les marches du métro Sully-Morland à Paris quand un jeune homme, glissant une main sous ma robe, m'a palpé tranquillement le sexe avant de me dépasser et de s'éclipser – donc, d'abord, dénonciation de l'insupportable, oui, c'est positif, nécessaire.

Si, ensuite, surmontant notre blessure personnelle, on s'élève un peu, on peut contempler notre pauvre espèce cheminant à travers les âges, inventant, imposant et rafistolant d'innombrables solutions au problème que pose le fait que la bandaison de papa ça ne se commande pas. A la vue d'une partenaire sexuelle potentielle, les jeunes mâles de notre espèce comme de toutes les espèces mammifères ont une érection involontaire. Mais voici le hic : étant une espèce fabulatrice programmée pour tout interpréter, nous percevons chaque événement comme l'effet d'une volonté. Un garçon qui bande en voyant une jolie fille estime que c'est la faute de celle-ci ; qu'« elle la bien cherché » en se donnant cette apparence-là. De son côté, la fille – qui, elle, n'a jamais fait l'expérience d'une érection – pense que si le garçon donne libre cours à son désir il en est à cent pour cent responsable, donc blâmable. Le malentendu serait comique s'il ne causait tant de souffrances.

L'érection est le principal problème de l'humanité depuis la nuit des temps. Toutes les religions ont su qu'il était indispensable de la gérer. Chez les monothéistes, la plupart des commandements ne concernent au fond que les garçons : attention, leur avertissent-ils, ne suivez pas votre queue. Les sociétés laïques, soucieuses de liberté, d'égalité et de fraternité, ont négligé de réfléchir là-dessus. Tout en se félicitant des progrès des sciences, elles ont préféré ne pas tenir compte de leurs résultats.

En France aujourd'hui, à force d'ignorer l'animalité (tout en accablant le porc innocent de nos... travers à nous) et de réfléchir exclusivement en termes de pouvoir, de domination, de construction et de mythe, ceux qui analysent le harcèlement sexuel finissent par le rendre incompréhensible. Obnubilés par notre étoile polaire le libre arbitre, certains de pouvoir tout choisir et décider de façon individuelle, on oublie que la sexualité est liée à la survie. Imagine-t-on analyser les pratiques humaines en matière de nourriture sans tenir compte du fait qu'on a besoin de manger pour rester en vie ?

Le harcèlement soulève en somme le dilemme central de l'humanité : concilier l'état animal et l'aspiration aux droits et aux libertés individuels. Beaucoup l'ont dit : il est essentiel de repenser l'éducation des enfants – dès tout-petits, oui, dès avant la cour de récréation – mais surtout à l'approche de la puberté. Et on peut déplorer le fait qu'après avoir inspiré à toutes les sociétés traditionnelles des rites de passage de la plus grande importance, l'âge nubile soit passé sous silence par nos sociétés laïques. C'est que, soucieux de promouvoir l'égalité entre les sexes, nous rechignons à reconnaître ce qui les distingue. Or, que cela nous arrange ou non, à la puberté affleurent des différences palpables ; le problème est là.

Si on préfère se pincer le nez et regarder ailleurs, on le laisse entier.

Dans un troisième temps, on peut s'interroger sur les raisons de ce qui semble être une vraie épidémie de harcèlement sexuel sévissant en ce moment (surtout ?) dans nos sociétés avancées civilisées libertaires. J'avoue avoir été dérouterée par la candeur – ou la dissociation ? – d'une jeune femme qui a trouvé normal de s'asseoir sur un canapé avec un producteur de cinéma riche et puissant pour lui montrer des photos de ses seins nus. Mais, même si le harcèlement sexuel sous une forme ou une autre est sans doute universel, il se peut que ce soit justement cette dissociation qui nous caractérise. En effet, tout en parlant liberté, nous avons instauré la *double bind* comme norme souriante. D'une main, on encourage les femmes à être sujets ; de l'autre, on les pousse de mille manières à se transformer en objets (et elles obtempèrent, hélas, dans les deux sens). D'un côté, on incite les hommes à bander en affichant partout de sublimes jeunes femmes super-sexy en petite tenue ; de l'autre, on leur intime l'ordre de ne pas donner suite à leur émoi.

NOTRE SOCIÉTÉ EST « ALLUMEUSE »

Oui, notre société est « allumeuse » à un point sans précédent dans l'Histoire... et le plus drôle c'est qu'on ne s'en aperçoit même pas ! Les industries du cinéma, de la publicité, des jeux vidéo, des armes à feu, de la beauté, de la pornographie, du régime, etc., manipulent nos désirs et besoins innés (celui des filles d'être belles et celui des garçons d'être forts) et les transforment en addictions. Elles renforcent et reconduisent des clichés qui nous touchent aux tripes pour la bonne raison qu'ils viennent du fond des âges, du fond de la jungle, et que deux petits siècles de « concepts » généreux ne suffisent pas pour défaire des dizaines de millénaires d'évolution. Elles déclarent aux habitants de toutes les villes du monde : Regardez, hein ? ça fait envie, n'est-ce pas ? Pourquoi ce ne se serait pas pour vous aussi ? Et ça marche, excitant un désir diffus : indéfiniment frustré, donc renouvelable : Ah ! on peut être un mec comme ça ! une fille comme ça ! il suffit de... Et quand les hommes ont un geste déplacé (que n'auraient pas eu leur père ou leur grand-père, « inhibés » par les commandements religieux et le regard des proches), on leur tombe dessus : Mais enfin ! de quel droit... ?

En clair, en ôtant les freins posés au désir masculin par les structures religieuses « surannées » pour les remplacer par le laisser-faire économique, on n'a pas fait grand-chose d'autre que de démocratiser le droit de cuissage.

Ainsi, même si nous aimons nous pavaner devant le reste du monde en se vantant de notre liberté et en leur reprochant leurs mœurs répressives, nous ne sommes pas libres : ni les filles ni les garçons ; il faut le savoir. La seule chose libre là-dedans, c'est le marché. Il n'est probablement pas très utile de repenser l'éducation sans repenser en même temps la société de consommation, sans critiquer l'instrumentalisation du corps (masculin ou féminin) dans le but de vendre des produits, sans mettre des limites sévères à la tendance qu'ont les mâles alpha à s'arroger éhontément, non seulement les fesses des femelles, mais les ressources de la planète. ■



Nancy Huston, romancière et essayiste canadienne, est notamment l'auteure de « Sois belle, sois fort » (Parole, 2016)

L'homme n'a jamais totalement domestiqué sa pulsionnalité

Pour le psychanalyste André Ciavaldini, la pulsion sexuelle chez l'être humain ne connaît pas de limites. Certains tabous culturels arrivent à y faire obstacle, mais les hommes restent cependant aux prises avec un désir qui cherche à s'assouvir

Par **ANDRÉ CIAVALDINI**

Il a fallu quatorze signes pour ouvrir les vannes de ce que beaucoup savaient, peut-être tous, mais que chacun taisait (#balancetonporc). Langues et plumes se délient. Les témoignages sont édifiants, souvent insupportables tant la souffrance qui s'y révèle est grande, sur les pratiques sociales de séduction forcée, d'agressions sexuelles franches du pouvoir masculin. L'homme serait ravalé, par ses pratiques sexuelles, au rang de l'animal, en l'occurrence du porc. « *Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille* », écrivait au milieu du XIX^e siècle Charles Monselet. #balancetonporc fait penser que ces femmes maltraitées, abusées, bafouées invitent à se débarrasser de ce cochon-là. Point du tout, il s'agissait de dénoncer leurs agresseurs. C'est bien ici que le bât blesse.

En effet, pourquoi aller chercher les porcs ? Ces animaux s'arrangent de leur sexualité sans autres inconforts que ceux qui régissent leur espèce. Laissons donc les porcs tranquilles, ils font plus honneur à notre espèce que nous à la leur.

Ce hashtag, en rabattant l'expression de certaines communications sexuelles déviantes sur une prétendue animalité humaine, occulte la vraie question. En effet, le problème qui se décline n'a rien d'animal, même métaphoriquement. Il est exclusivement humain : la sexualité est un fléau pour tous les humains, pas que pour les hommes, même si les hommes, développement culturel aidant, en sont différemment victimes que leurs consœurs.

Contrairement aux animaux, la pulsionnalité sexuelle humaine ne connaît pas de limites, elle cherche encore et toujours à se satisfaire coûte que coûte, sans crainte ni des moyens ni des dégâts qu'elle entraîne. Pour l'humain, quel qu'il soit, l'important est que l'excitation issue de cette pulsionnalité cesse par son assouvissement. Ce qui est recherché, à tout prix, c'est un objet, une action, capable de la faire cesser. La femme est cet objet-là pour l'homme, qui n'a jamais totalement domestiqué cette dimension pulsionnelle. Il l'a canalisée à coups de culture, de civilisation, de lois (Freud et ses successeurs l'ont largement montré), mais au fond elle reste là, à guetter dans l'ombre tant que sa vie pulse.

ALLIANCE MASCULINE IMPLICITE

C'est ainsi que s'est développée une alliance masculine implicite qui ne dit jamais son nom mais qui façonne une forme de communauté invisible : le sexe,

la sexualité insatiable, envahissante. On en rit entre soi pour s'en dégager, s'en libérer, la décharger, mais elle reste là, obscure, agaçant tous nos contemporains mâles. La consommation de pornographie sur Internet le prouve largement, il s'agit de chercher à épuiser ces tensions que notre société contraint de plus en plus.

Oui, les hommes sont plus touchés par cette dimension simplement parce qu'ils ont construit une civilisation (au moins en Occident) sur une oppression féminine, sur une mise à disposition des femmes (« culture du viol »), mais en réalité c'est sur une peur des femmes qu'ils l'ont construite, peur qu'elles se refusent à eux et les laissent démunis face à leur pulsionnalité sexuelle. Une pulsionnalité qui les rendrait fous par son exigence.

Cela pousse les hommes à penser que les femmes seraient toutes comme eux, elles veulent du sexe, et d'en oublier par là la différence des sexes dans sa dimension d'inscription symbolique. Alors s'évacuent les logiques de l'écart, de l'asymétrie et de son respect de l'autre. Cette puissance du pulsionnel sexuel façonne une forme occulte de confrérie des hommes entre eux. Même ceux qui, après avoir lu ce texte, diront « *je ne m'y reconnais pas* » se leurrent. Ni l'éducation ni les hauts niveaux de CSP n'ont complètement fait taire la pulsionnalité qui s'en moque. Toutes les études sur les auteurs de violences sexuelles judiciairisées ont bien documenté la question.

SOUMETTRE L'OBJET FÉMININ

Que le pouvoir, aussi petit soit-il, fût-ce de croire qu'être homme c'est être plus que femme, pointe le bout de son nez, alors la pulsionnalité s'en empare pour tenter de soumettre l'objet féminin et le plier à ses fantasmes désuets mais effrayants. Tous ces porcs dont parle ce hashtag sont des hommes en souffrance dans la double acception et d'une douleur (ils souffrent réellement sans le savoir vraiment de leur sexualité) et d'être en attente d'humanité dont le seul vrai critère que nous lui connaissons est le contrôle de la pulsionnalité sexuelle.

Aussi, face à cette confrérie, face à ce pulsionnel envahissant qui diffuse en réseau depuis des centaines de générations dans notre culture et la façonne, il fallait certainement la puissance d'un autre réseau, bien visible celui-là. Internet l'a permis avec ce hashtag. Mais de grâce, laissons maintenant les porcs tranquilles pour voir ce qui nous revient, à nous les hommes. N'en déplaise à certains. Alors nous pourrions écrire un autre hashtag : #nousmestousdesharceleurssexuelsenpuissancemaisnousnouscontrôlons. ■



André Ciavaldini est psychanalyste, membre de la Société psychanalytique de Paris. Il est également fondateur du programme Centre ressource pour les intervenants auprès des auteurs de violences sexuelles, en Rhône-Alpes, et directeur de recherche associé au laboratoire de psychologie clinique et de psychopathologie à l'université Paris-V-René-Descartes

« Il faut ouvrir les yeux sur la réalité du malaise masculin »

Pour l'essayiste Olivia Gazalé, la virilité s'est construite par l'exclusion des femmes, mais assigne également aux hommes un rôle étouffant, de plus en plus difficile à tenir

Entretien

Olivia Gazalé est essayiste et cofondatrice des Mardis de la philo. Elle a enseigné la philosophie à l'Institut d'études politiques de Paris. Elle vient de faire paraître *Le Mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes* (Robert Laffont, 419 p., 21,50 €).

Comment interprétez-vous la vague de mobilisation contre le harcèlement sexuel ?

Cette déferlante de témoignages féminins nous invite à repenser de fond en comble la question des rapports entre les sexes. Comment expliquer la perpétuation – massive – du sexisme, du harcèlement et du viol dans des sociétés qui les condamnent pénalement depuis déjà plusieurs dizaines d'années et qui se disent égalitaristes ? C'est le signe que nos représentations du féminin et du masculin sont encore très largement tributaires d'une construction culturelle de la hiérarchie des sexes venue du fond des âges. D'un côté, une femme, lointaine descendante de Lilith, de Pandore et d'Eve, par nature tentatrice, coupable du désir qu'elle suscite, vouée au silence et dont le corps est librement appropriable ; de l'autre, un homme dominant, qui lui est, par essence, « supérieur » et qui assimile la toute-puissance politique, guerrière et financière à la toute-puissance sexuelle. En 2017, nous sommes encore prisonniers de ces archétypes nés dans l'Antiquité gréco-romaine.

Est-ce ce qui explique la faible réponse des hommes ?

Les hommes, fort heureusement, ne constituent pas une catégorie homogène. Tous ne sont pas des prédateurs sexuels, et la plupart sont indignés. Ces femmes outragées, ce sont

leur mère, leur femme, leur sœur, leur fille... Comment rester indifférent ? Mais trop peu d'hommes comprennent que la société, dans son ensemble, souffre autant des stéréotypes sexués féminins que des stéréotypes sexués masculins, en particulier l'injonction à la performance sexuelle (très pesante et très normative), l'obsession de la conquête (du pouvoir, du succès, des femmes...) et la culture de la violence, qui sont au cœur du mythe de la virilité.

La virilité est-elle l'expression d'un patriarcat systémique ?

Historiquement, le sexe « fort » ne serait pas parvenu à imposer sa domination au sexe « faible » s'il n'avait réussi à l'enfermer dans une idéologie, le virilisme, qui allait servir de socle conceptuel à la construction d'un système politique, social et économique dont il était, par nature, exclu : le système « viriariacal ». La force de cette idéologie de la supériorité masculine vient du fait qu'elle s'est construite, au fil des siècles, en combinant tous les arguments d'autorité et en manipulant habilement les symboles : la mythologie, la religion, la philosophie, le droit, la biologie et l'art se sont ainsi renforcés les uns les autres pour justifier et organiser l'asservissement d'un sexe par l'autre. La vocation naturelle de la femme est d'être soumise et de procréer, celle de l'homme de gouverner et de créer. Le monde et toutes ses catégories de pensée, binaires et hiérarchisées, se sont bâtis en se fondant sur cette essentialisation primordiale des sexes.

Vous expliquez que ce mythe de la supériorité masculine justifie la sujétion des femmes. Pouvez-vous en dire davantage ?

On peut repérer six grands dispositifs par lesquels s'est opérée la minoration de la femme : la confiscation de la parenté, l'appropriation des femmes, la diabolisation du sexe féminin, la justification de la violence par la culpabilité féminine, la légitimation de l'exclusion par l'infériorité féminine et la division sexuelle du travail. Les femmes se sont trouvées prises au piège. Mais les hommes aussi !

« POUR QUE LES HOMMES CHANGENT LE REGARD QU'ILS PORTENT SUR LES FEMMES, IL FAUT D'ABORD QU'ILS CHANGENT LE REGARD QU'ILS PORTENT SUR EUX-MÊMES »

Peut-on parler d'un système symbolique qui enferme aussi les hommes ?

Le mythe de la virilité ne postule pas seulement l'infériorité essentielle de la femme, mais aussi l'exclusion de tous les hommes qui ne correspondent pas au canon viril, qui ne possèdent pas les marqueurs de la virilité triomphale et qui peinent souvent à se faire reconnaître comme pleinement « hommes ». Le devoir de virilité est un fardeau et « devenir un homme » un processus contraignant et coûteux, qui s'est, à certaines périodes, apparenté à du dressage, tout en entretenant une homophobie (et une transphobie) extrêmement violente. L'homophobie découle en effet de la gynéphobie : c'est parce que le féminin est discrédité que l'effémination est honnie.

La virilité est-elle en crise ?

Tout dépend de ce que l'on entend par crise. Le discours de la crise de la virilité vient souvent nourrir une rhétorique réactionnaire, qui accuse les conquêtes féministes d'avoir émasculé l'homme. Ce thème de l'homme victime des femmes devient de plus en plus irrecevable aujourd'hui. Pour autant, il faut ouvrir les yeux sur la réalité du malaise masculin. Les hommes sont, beaucoup plus que les femmes, sujets aux addictions, au burn-out, au suicide et aux conduites à risques... Autant de symptômes d'un trouble profond. Mais on fait erreur lorsqu'on en impute la responsabilité aux femmes. La dé-

construction du virilisme à laquelle on assiste depuis un siècle est surtout liée à l'effondrement du mythe guerrier, à la précarisation du travailleur et au chômage de masse. L'idéal normatif de la virilité conquérante, victorieuse et dominatrice est de plus en plus difficile à atteindre. D'où la détresse morale et spirituelle de l'homme contemporain, parfois livré à l'anomie identitaire, sociale et sexuelle absolue, celle dans laquelle se morfondent les personnages des romans de Philippe Roth, de Michel Houellebecq ou de David Lodge. Certains hommes estiment même nécessaire de recourir aux conseils d'un « coach en virilité » : c'est dire à quel point elle est devenue problématique.

Sur quelles bases peut-on s'appuyer pour construire une virilité plus respectueuse des femmes ?

En se souvenant de cette phrase du philosophe Charles Fourier : « Partout où l'homme a dégradé la femme, il s'est dégradé lui-même. » Pour que les hommes changent le regard qu'ils portent sur les femmes, il faut d'abord qu'ils changent le regard qu'ils portent sur eux-mêmes.

La tentation du masculinisme se diffuse dans certains esprits, tandis que d'autres essaient de développer une image plus ouverte de l'homme. Faut-il croire à une guerre des virilités ?

Je n'emploierais pas le mot de « guerre », mais nous sommes à un tournant historique. Si l'on veut éviter une régression misogyne et patriarcale, il faut que les hommes s'emparent, comme l'ont fait les femmes depuis plus d'un siècle, de la question du sexisme. La réinvention actuelle des masculinités, plurielles et libérées, que j'appellerais « masculinisme » (par opposition au masculinisme) n'est pas seulement souhaitable pour les hommes : elle est l'avenir du féminisme. Masculinisme et féminisme doivent à présent avancer main dans la main et lutter contre les clichés essentialistes mortifères pour les deux sexes. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARC-OLIVIER BHERER

Henda Ayari « Mesdames, osez prendre la parole comme j'ai osé le faire! »

La fondatrice de l'association Libératrices, qui a porté plainte contre Tariq Ramadan pour viol, appelle toutes les femmes abusées à surmonter leurs souffrances en dénonçant leur agresseur, car « la peur et la honte doivent changer de camp »

Par HENDA AYARI

Henda Ayari, 40 ans, ancienne salafiste devenue militante féministe et laïque, et aujourd'hui présidente de l'association Libératrices, a déposé une plainte auprès du parquet de Rouen contre l'islamologue et théologien suisse Tariq Ramadan « pour des faits criminels de viol, d'agressions sexuelles, de violences volontaires, de harcèlement et d'intimidation ». En réponse, Tariq Ramadan a porté plainte en dénonciation calomnieuse contre Henda Ayari.

Je fais donc partie de ces femmes qui ont brisé le plafond de verre, qui ont osé parler. C'est désormais à la justice d'entendre les victimes et ceux qui sont accusés, puis de trancher. Depuis quelques semaines, un peu partout, des femmes victimes de harcèlement sexuel osent enfin prendre la parole. Les hommes commencent même (enfin !) à les y encourager. Même les institutions s'y mettent : le conseil de l'ordre des médecins encourage les femmes victimes de harcèlement commis par des médecins à porter plainte !

Je suis contre la délation, mais je remercie Sandra Muller qui, en créant « Balance ton porc » à la suite de l'affaire Weinstein, a brisé cet autre plafond de verre qui, il faut en avoir conscience, opprime les femmes depuis des siècles.

Tariq Ramadan est un intellectuel, un leader religieux, un homme qui séduit par son discours, son aura, sa prestance, une icône, devenu presque un demi-dieu pour certains – et ils sont nombreux. C'est parce que je cherchais des réponses sur ma foi, parce que j'avais besoin d'être conseillée, rassurée à un moment de ma vie où j'étais perdue et affaiblie, que je l'ai contacté. Je venais de retirer mon voile et j'en culpabilisais.

Je n'en dirai pas plus ici, mais abuser de son autorité religieuse ou intellectuelle pour abuser d'une femme croyante, c'est horrible. Et pour toutes les victimes de tels agissements, c'est un enfer intérieur, moral et physique, dont il est difficile de se remettre.

Si des femmes ont été abusées par des prédicateurs religieux, je voudrais ici m'adresser à ces femmes qui sont passées par cet enfer religieux et physique qui brise les âmes, les consciences et les corps !

Je vous dis : osez briser le silence, c'est votre meilleur remède ! Osez surmonter votre peur, votre honte, votre souffrance pour dénoncer celui et tous ceux qui, en se servant en même temps de leur autorité morale, spirituelle et religieuse et d'une violence physique inouïe,

**« SACHEZ-LE,
PORTER PLAINTÉ
CONTRE UN VIOLEUR,
C'EST DIFFICILE,
MAIS C'EST UN ACTE
EXTRÊMEMENT IMPORTANT ! »**

vous ont littéralement brisées. Ces agresseurs ne sont pas, ou pas seulement, des machos, des goujats, des obsédés, des porcs... Ce sont des criminels ! Vous n'êtes pas des coupables, vous êtes des victimes ! Ce n'est pas à vous d'avoir peur, c'est à vos agresseurs d'avoir honte ! Il est temps que la peur et la honte changent de camp !

Parler, c'est le début de la réparation. C'est la première étape de la reconstruction personnelle. Je suis passée par là et je peux dire à quel point on se sent mieux après avoir parlé... Les paroles nous libèrent du fardeau de la honte, de la culpabilité et de la peur ! Vous verrez comme vous vous sentirez mieux après avoir parlé.

DE LA PLACE POUR UN ISLAM MODÉRÉ

Sachez-le, porter plainte contre un violeur, c'est difficile, mais c'est un acte extrêmement important ! C'est la meilleure manière de se libérer pour avancer plus sereinement vers l'avenir, c'est libérateur pour soi-même mais pas seulement, cela peut aider d'autres femmes à trouver la force de le faire... Juste, c'est digne, c'est nécessaire, c'est indispensable, c'est libérateur, pour vous avant tout mais aussi pour toutes les autres femmes victimes.

Je n'évoquerai pas ici l'enjeu religieux lié aux traditions qui perdurent dans les familles arabes et/ou musulmanes ni les doctrines de l'islam politique qui enferment les femmes dans la soumission et le silence, et dont des prédicateurs abusent clairement pour leur compte personnel. Il y a en 2017, heureusement, place pour un islam modéré, un islam qui respecte l'égalité des femmes et des hommes et la dignité de chaque être humain, quelles que soient ses origines.

Je voudrais plutôt ici insister sur le fait culturel : nous savons bien, nous les femmes de con-

**« POUR TOUTES LES VICTIMES
DE TELS AGISSEMENTS,
C'EST UN ENFER INTERIEUR,
MORAL ET PHYSIQUE,
DONT IL EST DIFFICILE
DE SE REMETTRE »**

fession musulmane, combien nous sommes habituées, depuis notre plus jeune âge, à nous soumettre, à obéir et même à nous taire lorsqu'on nous a agressées. On nous traite souvent comme des êtres inférieurs dès l'enfance et on nous programme pour la soumission ! Je pense aussi à toutes ces femmes victimes de viol et dont les familles, par honte et lâcheté, ont préféré murer leurs propres enfants dans le silence plutôt que de les défendre contre leurs bourreaux. Toute femme victime d'un homme, doté d'une autorité morale et religieuse de surcroît, qui s'exprimera demain, rendra service à toutes les femmes, en particulier aux femmes musulmanes dans le monde arabe mais aussi en Europe.

Si ma prise de parole depuis deux ans à la tête de l'association Libératrices et ma plainte aujourd'hui donnent la force à d'autres femmes d'agir, alors mon combat, notre combat aura gagné une première bataille. Ensemble nous aiderons à faire bouger les lignes, à rétablir l'égalité entre les femmes et les hommes, en particulier dans le monde musulman. Car peu importe sa couleur de peau, ses origines ou sa religion, toute femme a le droit au respect de sa dignité, de son intégrité physique et morale. ■